

## Les sociétés secrètes dans *La Comédie humaine*, « l'endroit » de l'envers ?

Alexandra DELCAMP  
(Université de Bâle)

« Est-ce un mauvais lieu ? Est-ce un temple ? On hésite à le dire<sup>1</sup>. » En décrivant *La Comédie humaine*, Zola ne manque pas de pointer les tensions de l'édifice balzacien, ce chef d'œuvre « plein de salles splendides et de réduits honteux », véritable « entassement de palais et de bouges » où s'entrecroisent « le grandiose et le vulgaire, l'exquis et le barbare, l'excellent et le pire<sup>2</sup> ». De même que notre esprit peine à distinguer un envers d'un endroit lorsque nous regardons l'une de ces lithographies d'Escher où les personnages semblent simultanément monter et descendre, de même nous nous sentons désorientés dès lors que nous tentons de comprendre quelle place occupent, au sein de cette architecture, les sociétés secrètes imaginées par Balzac.

La désorientation intervient, d'abord, au sens propre et banalement topologique, car ces sociétés secrètes fictives<sup>3</sup> ne se situent pas de manière toujours très claire dans l'envers du décor où nous nous attendrions à les trouver. Le lieu clos, dissimulé à la vue de tous et qui assure, selon Simmel<sup>4</sup>, la protection du secret en garantissant l'invisibilité du groupe, est loin de conditionner l'existence de la société secrète balzacienne. Certaines de ces associations occultes ne sont pas même localisables, n'ont pas même d'*endroit* à proprement parler, de lieu où se retirer, s'*établir*. Afin de comprendre comment les sociétés secrètes balzaciennes préservent leur invisibilité (c'est-à-dire leur statut d'envers), il conviendra de commencer par aborder ce simple problème de l'*endroit* – au sens de lieu – en s'interrogeant sur la répartition des sociétés secrètes dans l'espace diégétique de *La Comédie humaine*.

Mais il y a aussi désorientation au sens figuré. Si la très longue histoire des sociétés secrètes nous a habitués à les concevoir comme un envers (envers du pouvoir, de la société, parfois même de la morale etc.), les sociétés secrètes balzaciennes imposent de nuancer cet *a priori*. Politiquement, socialement et même d'un point de vue éthique, la frontière entre un envers et un endroit y est extrêmement difficile à déterminer. Constituent-elles un contre-pouvoir de la société ? Peut-être, mais dans une certaine mesure et seulement pour quelques-unes d'entre elles. Sont-elles financièrement puissantes ? Certaines, comme celle des usuriers, immensément, peut-être même davantage que le pouvoir officiel ; d'autres, comme le Cénacle, ne disposent au contraire que de pauvres moyens. Se situent-elles du côté de la morale ? Les Frères de l'Ordre de la Consolation, certainement ; la Société des Dix-mille, certainement pas. D'autres encore, comme la société des Treize dont les membres, nous dit Balzac, ont « recommenc[é] la Société de Jésus au profit du

---

1. Émile Zola, *Les Romanciers naturalistes*, Paris, Flammarion, « GF », 2020, p. 48.

2. *Idem* pour les citations précédentes.

3. Afin de ne pas compliquer inutilement le propos, nous ne retenons pour cette contribution que les cinq sociétés secrètes fictives les plus importantes de *La Comédie humaine*. Il s'agit des Treize, des Dix-mille, des usuriers, du Cénacle, et enfin de l'Ordre des Frères de la Consolation. Les Treize apparaissent essentiellement dans *Histoire des Treize*, triptyque qui comprend *Ferragus*, *La Duchesse de Langeais* et *La Fille aux yeux d'or* ; les Dix-mille, association de criminels en tout genre, dans le cycle Vautrin qui comprend *Le Père Goriot*, *Illusions perdues* et *Splendeurs et misères des courtisanes* ; les usuriers, magnats de la finance, dans *Gobseck*, le Cénacle, cercle d'intellectuels s'opposant radicalement à la presse parisienne, dans *Illusions perdues* et enfin les Frères de la Consolation, justiciers et philanthropes chrétiens, dans *l'Envers de l'histoire contemporaine*.

4. Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, Paris, Circé, 2009, p. 62.

Diable<sup>5</sup> » présentent en elles-mêmes une telle ambivalence qu'il devient impossible de déterminer si elles se situent plus volontiers du côté d'un envers que d'un endroit de la morale.

Qu'est-ce qui rend si difficile la localisation des sociétés secrètes balzaciennes dans un *endroit*<sup>6</sup> ou dans un envers ? À quoi attribuer l'absence de limites claires entre ces deux pôles antagonistes ? Dans la lignée des formules de Zola, c'est en nous déplaçant à travers la déroutante architecture balzacienne que nous explorerons la question des places et faces des sociétés secrètes dans *La Comédie humaine*, non seulement à l'aune de son imaginaire spatial, politique et social, mais aussi au regard du système de reprise qui fait de cette constellation de romans, une œuvre-monde<sup>7</sup>.

### ***L'endroit : où se trouvent les sociétés secrètes ?***

Commençons par dresser un état des lieux des sociétés secrètes fictives dans *La Comédie humaine* qui, pour l'instant, se bornera à localiser *l'endroit* où elles se trouvent dans l'espace esquissé par la diégèse. Un premier constat s'impose : à l'exception de l'ordre des chevaliers de la Désœuvrance, cette parodie de société secrète qui occupe les jeunes oisifs d'Issoudun à diverses farces dans *La Rabouilleuse*<sup>8</sup>, toutes les sociétés secrètes créées par Balzac se situent à Paris, qu'elles y aient une adresse précise ou non. Or cette répartition dans l'espace n'est pas anodine. Dans l'imaginaire balzacien des lieux, Paris est centre de la vie politique, administrative, économique, intellectuelle et artistique. Lieu dantesque où, comme le décrit le narrateur de *La Fille aux yeux d'or*, « tout fume, tout brûle, tout brille, tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consume<sup>9</sup> », la capitale s'oppose à la paix, à la lenteur et au silence de la province où est conservé intact, lit-on dans le préambule d'*Eugénie Grandet*, « ce caractère de simplicité que les mœurs françaises perdent de jour en jour<sup>10</sup> » : ainsi motrice, la ville représente le cœur symbolique, compliqué et bruyant du pouvoir.

Dans un article sur l'imaginaire des boulevards balzaciens et flaubertiens<sup>11</sup>, Jean-Dominique Goffette évoque l'existence d'un clivage spatio-temporel dans le Paris de *La Comédie humaine*. D'un côté, l'île de la cité, berceau mythique de la capitale, inséparable de Notre-Dame et qui, pour Balzac, se confond avec une centralité organisée et lisible, porteuse de valeurs antérieures à la Révolution. De l'autre, les boulevards, où s'affiche une foule chaotique et illisible, à l'image de « la France révolutionnée et la grande confusion égalitaire<sup>12</sup> ». Si l'on essaie de replacer sur ce découpage balzacien du plan de Paris les sociétés secrètes de *La Comédie humaine*, on remarque d'emblée que la division entre celles qui ont une adresse et celles qui n'en ont pas correspond à deux manières différentes d'exploiter l'espace pour préserver le secret. Sur les cinq sociétés secrètes énoncées en introduction, seules deux ont une résidence précise, un lieu qui leur appartienne en propre. L'Ordre des Frères de la Consolation se tient tapi dans l'ombre de la cathédrale de Notre Dame, rue Chanoinesse, c'est-à-dire au cœur même de l'ancienne centralité. Le Cénacle se situe dans une misérable mansarde, rue des Quatre Vents, c'est-à-dire dans le quartier latin.

5. Honoré de Balzac, *Histoire des Treize*, Paris, Garnier Frères, 1956 p. 9.

6. Dans tous les sens du terme évoqués précédemment, c'est-à-dire au sens de lieu, mais aussi de face manifeste et positive des choses.

7. Cf. Dominique Massonnaud, *Faire vrai, Balzac et l'invention de l'œuvre-monde*, Genève, Droz, « Histoire des idées et Critique littéraire », 2014.

8. Honoré de Balzac, *La Rabouilleuse*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *La Comédie humaine*, vol. IV, 1976.

9. Honoré de Balzac, *La Fille aux yeux d'or*, in *Histoire des Treize*, Paris, Garnier Frères, 1956, p. 371.

10. Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *La Comédie humaine*, vol. III, 1976, p. 1030.

11. Jean-Dominique Goffette, « D'un imaginaire à l'autre : boulevards balzaciens, boulevards flaubertiens », *Romantisme*, n°134, 2006, p. 33-42.

12. *Ibid.* note 11, p. 33.

Or, dans le Paris balzacien, le quartier latin représente une sorte de prolongement symbolique de l'île de la Cité<sup>13</sup>. Le Cénacle est donc lui aussi situé dans le lieu symbolique d'une ancienne centralité, non plus institutionnelle et sociale, mais intellectuelle et artistique. Comme les Frères de la Consolation, c'est depuis le huis-clos de leur modeste bastion que les membres du Cénacle organisent la résistance contre le nouvel ordre de la *société globale*<sup>14</sup>. Mais ces lieux occultes sont révélés au seul lecteur et sont tenus secrets pour les personnages non-initiés. Dans les deux cas, la manière dont les membres de ces cercles se dissimulent dans l'espace est donc de l'ordre du *secretum*, d'où provient entre autres notre mot français « secret », c'est-à-dire du « lieu tenu à l'écart », à l'abri des regards, ici espace clos, lieu de retrait stratégique, de l'ordre de l'envers, de la face dissimulée des choses.

Mais c'est d'une tout autre manière que les Treize et les Dix-mille exploitent l'espace de la ville pour préserver le caractère secret de leur association. Dispersées, données à voir uniquement au gré des pérégrinations de leurs membres, ces sociétés secrètes n'ont pas, à proprement parler, de lieu où se retirer et sont, pour ainsi dire, sans « endroit ». Mais elles n'en constituent pas moins, elles aussi à leur manière, une sorte d'envers, non plus fixé, figé dans un espace clos, mais mobile et étendu à tout l'espace ouvert de la ville. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est donc au cœur même de la foule que le secret, voire l'invisibilité, trouve sa garantie la plus haute. Au lieu de se tenir à l'écart du monde, les membres de ces associations occultes s'y affichent et se confondent avec lui en le trompant soit sur leur identité, soit sur leur pouvoir.

Les Dix-mille, qui misent tout sur la dissimulation de leur identité, usent et abusent du déguisement et du pseudonyme. Leur « dab<sup>15</sup> », Jacques Collin, alias Trompe-la-mort, Vautrin, l'abbé Carlos Herrera etc., apparaît sans cesse au milieu de tous sous les traits d'un autre : un bon bourgeois dans *Le Père Goriot*<sup>16</sup>, un abbé dans *Illusions perdues*<sup>17</sup>, ou même potentiellement « un administrateur, un agent de change, un banquier, un notaire<sup>18</sup> » dans *Splendeurs et misères des courtisanes*. Mais chez ces criminels, l'usage d'une fausse identité assure davantage la protection de l'individu, traqué par l'institution policière, que celle du groupe ; pour eux, il ne s'agit pas vraiment de garantir un secret partagé – la police connaît l'existence des Dix-mille – mais plutôt de garantir l'invisibilité de chacun. Les Treize, pour leur part, n'utilisent ni déguisement, ni pseudonyme. Là, en effet, ce n'est pas l'individu qu'on cherche à dissimuler, mais le pouvoir que le groupe lui confère et qui doit à tout prix rester occulte pour être efficace. Les Treize l'ont parfaitement compris, étant, peut-on lire dans la préface du triptyque, « assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unis[sent]<sup>19</sup> ». Ainsi, dans *La Duchesse de Langeais*<sup>20</sup>, Montriveau et Ronquerolles s'affichent aux yeux de tous sous leur véritable identité mais feignent l'indifférence voire l'aversion quand ils se rencontrent en public. L'identité individuelle va ainsi servir à dissimuler l'identité collective ou du moins à en détourner l'attention. Aussi, nul besoin d'un lieu où se retirer car c'est encore en se fondant dans l'espace ouvert du Paris moderne que les Treize trouvent la meilleure garantie de leur secret. C'est donc indifféremment qu'ils investissent les salons du Faubourg Saint-

---

13. Cela fonctionne également sur un plan cartographique, puisque le quartier latin se situe en face de l'île de la Cité.

14. Nous empruntons ici le terme à Georg Simmel (2009, cf. note 4). La « société globale » désigne la société dans (voire contre) laquelle la société secrète évolue.

15. Ce terme, issu de l'argot des prisons du XIX<sup>e</sup> siècle et qui signifie « chef » est souvent utilisé par les Dix-mille pour qualifier Jacques Collin.

16. Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *La Comédie humaine*, vol. III, 1976.

17. Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, Paris, Librairie Générale Française, « Livre de poche », 2006.

18. Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *La Comédie humaine*, vol. VI, 1977, p. 430-431.

19. Honoré de Balzac, *Histoire des Treize*, Paris, Garnier Frères, 1956 p. 9.

20. Honoré de Balzac, *La Duchesse de Langeais*, in *Histoire des Treize*, Paris, Garnier Frères, 1956.

Germain (*La Duchesse de Langeais*), les quartiers sordides (*Ferragus*), et les grands boulevards (*La Fille aux yeux d'or*).

Les usuriers, quant à eux, poussent encore plus loin la confusion avec la société globale : ils s'y mêlent, comme les Treize, sous leur véritable identité, mais contrairement à eux, ils n'y dissimulent pas leur lien, ni même leur activité. De plus, le lieu où ils se rencontrent est connu de tous. Il ne s'agit pas d'un lieu clos où se retirer hors du monde, mais au contraire d'un café, lieu public et ouvert. Ce café Thémis, Balzac le situe près du Pont-Neuf, autrement dit dans un espace transitionnel entre le Paris de l'ancienne centralité et le Paris postrévolutionnaire. Mais ce café ne doit pas être compris comme une sorte de camp de base qui leur permettrait de coloniser indifféremment l'ancien et le nouveau Paris. Sa fonction est de signifier qu'à l'instar des Treize et des Dix-mille, n'ayant pas de lieu clos où se dissimuler, les usuriers sont fondamentalement nomades, ils peuvent, au fur et à mesure des romans où ils apparaissent, générer partout leur propre espace.

C'est ici que nous atteignons les limites d'une perspective strictement cartographique, car, plus que comme un endroit localisable, la société secrète doit être pensée comme une instance de fabrication de sa propre topologie. Mieux, ce faisant, la société secrète se révèle susceptible de s'ériger elle-même en un centre. Or cette notion de centralité est indispensable pour traiter de la question de l'endroit, cette fois au sens d'opposé de l'envers.

### ***Les sociétés secrètes : l'endroit de l'envers ?***

Analysant le secret dans le roman balzacien<sup>21</sup>, Chantal Massol démontre l'existence, dans *La Comédie humaine*, d'un « principe de centralité secret », que l'on pourrait résumer en quelques lignes : le centre du pouvoir, manifeste avant la Révolution, aurait, en éclatant, donné jour à une multitude de nouveaux centres secrets de sociabilité, représentés par les sociétés secrètes.

Or ces nouvelles centralités sont construites sur le modèle d'un certain idéal politique balzacien qui s'inspire, jusqu'à un certain point, de l'ancienne centralité. Dès lors et contre toute attente, les sociétés secrètes semblent constituer, pour le romancier, davantage un endroit qu'un envers de la société globale – société d'ailleurs décrite dans *La Fille aux yeux d'or*<sup>22</sup> comme un véritable enfer, pour ne pas dire comme un véritable « envers ». En effet, ces associations occultes jouissent d'un pouvoir absolu et rassemblent une élite dont les membres partagent les immémoriales valeurs de loyauté et d'union. En d'autres termes, la société secrète est le lieu où les valeurs de l'Ancien Régime se voient réactivées, tandis que, d'après Balzac, ces valeurs auraient complètement disparu de la société globale. Or, contrairement à l'ancienne centralité, ce n'est ni de l'Histoire, ni de la politique que les sociétés secrètes balzaciennes tirent leur puissance : c'est de la nature même, ou plus précisément, de la nature en tant qu'elle est régie par la volonté divine. Car, d'après Balzac, qui ne croit pas à l'égalité entre les hommes, l'énergie divine, principe unique de toute chose, aurait été répartie inéquitablement entre trois catégories d'êtres humains. Ces trois « degrés de l'homme », comme il les appelle, Balzac les définit dans *Louis Lambert* de la manière suivante : « Instinctif, [l'Homme] est au-dessous de la mesure ; Abstractif, il est au niveau ; Spécialiste, il est au-dessus. Le Spécialisme ouvre à l'homme sa véritable carrière, l'infini commence à poindre en lui, là il entrevoit sa destinée<sup>23</sup>. » Cette idée d'une élite non plus politique, non plus sociale, mais naturelle, on en retrouve le schéma dans les sociétés secrètes balzaciennes. Certes, cette élite socialement hétérogène ne compte pas que des Spécialistes dans ses rangs, mais tous ses membres font figure de personnages d'exception. En effet, ils semblent toujours

---

<sup>21</sup>. Chantal Massol, « "Rois inconnus". De l'usage du secret dans le roman balzacien. », in Sylvie Triaire et Alain Vaillant (dir.), *Écritures du pouvoir de la littérature*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, « Collection des littératures », 2001, p. 233-255. Voir également : Chantal Massol, *Une poétique de l'énigme. Le Récit herméneutique balzacien*, Genève, Droz, 2006, p. 299.

<sup>22</sup>. *Ibid.* note 9, p. 7.

<sup>23</sup>. Honoré de Balzac, *Louis Lambert*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *La Comédie humaine*, vol. XI, 1980 p. 688, article XIX.

avoir « un coup d'avance » sur le hasard et même sur leur propre destinée tant ils maîtrisent les mécanismes secrets qui régissent la société globale. Individuellement déjà, ils sont dotés d'une énergie, d'une volonté, d'une vision d'ensemble si extraordinaires qu'elles frôlent parfois le surnaturel ; collectivement, ils paraissent invincibles. La société secrète balzacienne serait, selon l'expression utilisée dans *La Messe de l'athée* pour qualifier le Cénacle, une sorte de « bocal aux grands hommes<sup>24</sup> », c'est-à-dire un espace où quelques-unes des énergies les plus puissantes seraient maintenues ensemble. Or Balzac nous donne à lire cette convergence des forces comme un ordre naturel des choses, un ordre pour ainsi dire de droit divin, et qui correspond par conséquent au motif de l'endroit.

### ***Les sociétés secrètes : l'envers de l'endroit ?***

En se faisant espace de concentration des énergies, la société secrète devient le lieu qui met de l'ordre là où règne le désordre. Elle organise sa propre homogénéité dans une société où se côtoient les hétérogènes. De cette manière, elle s'érige elle-même en nouveau centre d'où elle tire toute sa puissance. Mais paradoxalement, ce centre doit rester occulte. La formule antinomique des « rois inconnus », retenue par Chantal Massol<sup>25</sup> et que Balzac utilise pour qualifier les Treize et les usuriers illustre bien ce phénomène : les sociétés secrètes se substituent à la figure royale, mais contrairement aux monarques de l'Ancien Régime, elles se dérobent à la pleine lumière et règnent depuis l'ombre.

Voilà donc des sociétés secrètes qui, par leur caractère occulte, constituent l'envers de la société globale, mais qui, par leur nature, constituent l'endroit d'un ordre autrement plus important que l'ordre social puisqu'il s'agit, nous l'avons vu, d'un ordre de nature divine. Elles ne se feraient donc *envers* de la société que pour mieux dissimuler leur statut naturel d'endroit. On pourrait par conséquent penser que les sociétés secrètes jouissent d'un pouvoir sans limites qui leur donne systématiquement l'avantage sur la société globale, ce que Balzac tend à confirmer dans la préface de *l'Histoire des Treize* : « Dès lors, immense d'action et d'intensité, leur puissance occulte, contre laquelle l'ordre social serait sans défense, y renverserait les obstacles, foudroierait les volontés, et donnerait à chacun d'eux le pouvoir diabolique de tous<sup>26</sup>. » Pourtant la toute-puissance de cet « endroit » doit rapidement être remise en question, car entre la présentation théorique (et enthousiaste) des sociétés secrètes dans l'idéologie professée par le narrateur et le déroulement des événements dans la diégèse, on note diverses incohérences. Quelque chose semble résister à la toute-puissance des sociétés secrètes et le rapport de force qui les oppose à la société globale n'est peut-être pas aussi déséquilibré que Balzac veut nous le faire accroire.

Première des contradictions qui viennent sérieusement mettre en doute la toute-puissance des sociétés secrètes, et par conséquent leur statut d'endroit : elles échouent assez souvent. Pour ne citer que ces trois exemples, du Tillet, membre des usuriers, échoue dans sa tentative de se venger du parfumeur Birotteau<sup>27</sup>, le Cénacle échoue à convaincre Lucien de rejoindre ses rangs<sup>28</sup> et enfin, Jacques Collin échoue à propulser Lucien au sommet de la gloire, échec d'autant plus cuisant qu'il se soldera par le suicide de son protégé<sup>29</sup>.

---

<sup>24</sup>. Honoré de Balzac, *La Messe de l'athée*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », vol. III, Gallimard, *La Comédie humaine*, Paris, 1976, p. 394.

<sup>25</sup>. *Ibid.* note 21.

<sup>26</sup>. *Ibid.* note 19, p. 10.

<sup>27</sup>. Honoré de Balzac, *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *La Comédie humaine*, vol. VI, 1977.

<sup>28</sup>. *Ibid.* note 17.

<sup>29</sup>. *Ibid.* note 18.

Un autre démenti apporté à la toute-puissance des sociétés secrètes est à chercher dans les méthodes qu'elles emploient pour lutter contre la société globale. Or ces méthodes, nous le verrons sans plus tarder, sont indissociables de la manière d'occuper les lieux symboliques du pouvoir.

Dans *L'Invention du quotidien*, Michel de Certeau établit une distinction importante entre stratégie et tactique. La stratégie se traduirait par l'isolement d'un sujet de vouloir et de pouvoir dans un lieu de retrait et la tactique, au contraire, aurait pour seul lieu celui de l'autre et n'aurait « pas le moyen de se tenir à distance, dans une position de retrait, de prévision et de rassemblement de soi<sup>30</sup> ». Autrement dit, la stratégie serait l'arme du fort, c'est-à-dire de celui qui possède le pouvoir, qui domine ; et la tactique l'arme du faible. Or, dans *La Comédie humaine*, les sociétés secrètes à fonctionnement tactique sont majoritaires : elles correspondent aux sociétés qui n'ont pas de *secretum*, de lieu clos où se retirer. Nous l'avons vu, les membres de ces sociétés secrètes ont la particularité de se confondre avec la société globale et elles n'ont pour lieu que celui de l'autre. Pour elles, il s'agit alors bien plus, selon l'expression de Certeau, de « faire avec<sup>31</sup> » la société globale que de lutter contre elle. Elles constitueraient donc moins un contre-pouvoir qu'un pouvoir parallèle et on ne peut que remettre en question leur toute puissance, dont Balzac nous avait pourtant fait accroire qu'elle leur permettait de contempler de très haut la société globale et de la dominer superbement, puisque, dans les faits, on les retrouve dans une position sinon de soumission, du moins d'égalité vis-à-vis de la société globale. Il est en effet important de noter que c'est le plus souvent sur un plan tactique que la société globale résiste, elle aussi, aux sociétés secrètes, quel que soit leur fonctionnement : le pouvoir officiel habite l'espace parisien, et plus largement l'espace de *La Comédie humaine* d'une manière tout à fait similaire à celles des sociétés secrètes tacticiennes. Dans la société globale, les lieux de retrait stratégiques sont rares et c'est surtout au travers des individus que le pouvoir officiel se rend lisible dans *La Comédie humaine*. Les avocats, les notaires, les avoués, les policiers, les ministres, les députés qui pullulent dans l'œuvre de Balzac, sont, plus que l'institution, les ennemis dispersés des sociétés secrètes.

Cette similitude de fonctionnement entre société globale et société secrète a de quoi étonner. Jusqu'ici, on aurait pu penser qu'il s'agissait de deux mondes diamétralement opposés : d'un côté, la société secrète, cet idéal politique balzacien qui concentre, ou plutôt centralise l'exceptionnelle énergie de ses membres ; de l'autre, la société globale qui, au contraire, fonctionne sur un processus de dispersion des énergies individuelles, d'ailleurs durement condamné par Balzac. Et voilà que contre toute attente, et contre ce que Balzac lui-même nous avait annoncé, les sociétés secrètes tendent à imiter le fonctionnement dispersif de la société globale, laissant ainsi supposer une perméabilité, voire une permutabilité du dessus et du dessous.

### ***L'envers et l'endroit : vers une assimilation ?***

À ce stade, on constate déjà une porosité entre société secrète et société globale, et si l'on peut toujours concevoir la société secrète à la fois comme un envers du pouvoir officiel en ceci qu'elle lui résiste de manière occulte et à la fois comme un endroit, en ceci qu'elle donne à lire l'ordre naturel des choses et l'idéal politique balzacien, cette sensation de confusion entre envers et endroit grandit encore dès lors qu'on s'intéresse au devenir des sociétés secrètes dans *La Comédie humaine*.

Au fur et à mesure des romans, les sociétés tacticiennes semblent se dissoudre ; non pas qu'elles disparaissent à proprement parler mais en tout cas, le cercle fermé auquel elles appartiennent finit toujours, d'une manière ou d'une autre, par éclater. Prenons le cas des Dix-

---

<sup>30</sup>. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, vol. I, Paris, Gallimard, 1990, p. 46.

<sup>31</sup>. *Ibid.* p. 58.

mille : cette société secrète, avec son économie parallèle, sa banque, sa police, son armée même, s'organise autour d'un centre incarné par Jacques Collin. Or, dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, cet ancien forçat quitte les Dix-mille et passe dans le camp adverse pour y remplacer Bibi-Lupin au poste de Chef de la Sûreté. Cette volte-face marque-t-elle pour autant la fin des Dix-mille ? En tant que centralité secrète, peut-être, cependant l'engeance des Dix-mille ne meurt pas avec le départ de Jacques Collin. Lorsque sa tante Jacqueline l'interroge sur la conversion qu'il projette, l'ancien forçat lui explique en effet : « je serai ce que je dois être, je ferai toujours trembler notre monde<sup>32</sup>. » La société secrète s'est faite « monde », elle s'étend à toute l'engeance criminelle et par l'utilisation du possessif, Jacques Collin continue de s'y inclure. Un peu plus loin dans le roman, s'amusant de la caducité des rouages de la société globale qu'il déchiffre avec une facilité déconcertante, il s'exclamera à sa propre intention : « Je régnerai toujours sur ce monde, qui, depuis vingt-cinq ans, m'obéit<sup>33</sup>... » « Ce monde », celui de la société globale, n'a en fait jamais cessé de n'en former qu'un seul avec l'autre. La conversion de Vautrin sert donc moins à marquer une rupture, un passage d'un envers à un endroit qu'à faire apparaître le lien, jusque-là lui-même occulte, qui unit ces deux faces du monde.

Pour ce qui est des Treize, si l'on observe *in fine* une assimilation du même ordre, elle passe d'abord par une dissolution, que Balzac nous annonce dès la préface de *l'Histoire des Treize* : « Depuis la mort de Napoléon, un hasard que l'auteur doit taire encore a dissous les liens de cette vie secrète, [les Treize] aujourd'hui sont brisés, dispersés du moins<sup>34</sup>. » Or tout semble indiquer que cette dissolution débute dès le triptyque des Treize. Comme le remarque très justement Chantal Massol dans *Le Récit herméneutique balzacien*<sup>35</sup>, l'histoire des Treize, c'est en fait l'histoire de trois défaites. Dans le roman éponyme, Ferragus ne parvient pas à préserver son anonymat, quoiqu'assisté par de Marsay et Ronquerolles ; dans *La Duchesse de Langeais*, Montriveau, quoiqu'aidé de Ferragus et Ronquerolles, ne parvient pas à sauver Antoinette ; et enfin, dans *La Fille aux yeux d'or*, de Marsay n'évite pas la mort de Paquita, quoique secouru par Ferragus et Ronquerolles. D'après Chantal Massol, les Treize, vaincus, ne seraient pas parvenus à régénérer le monde postrévolutionnaire. L'observation est tout-à-fait juste, mais il faut néanmoins la compléter, car ce n'est qu'en tant que cercle fermé que les Treize sont vaincus, puisqu'ils ne disparaissent pas avec la fin du triptyque, de même que les Dix-mille ne s'éteignent pas avec le départ de Jacques Collin.

Comme le démontre Thomas Conrad dans son article « Du cercle fermé au réseau ouvert<sup>36</sup> », il y a bien une continuité pour les Treize dans *La Comédie humaine*, et cette continuité, donnée à lire dans l'œuvre grâce au système du personnage reparaissant et de la variance actantielle, consiste en un glissement du pacte à l'alliance, du cercle fermé au réseau ouvert, du centre au système, bref d'un modèle calqué sur l'ancienne centralité à un modèle qui imite l'éclatement de cette centralité dans la société postrévolutionnaire. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on retrouve les Treize, dispersés un peu partout dans *La Comédie humaine*, tantôt héros, tantôt personnages secondaires, faisant parfois allusion aux Treize, comme de Marsay dans *Le Contrat de mariage*<sup>37</sup>, mais sans jamais les nommer. À partir de la Restauration, tous ont embrassé une carrière politique et

<sup>32</sup>. *Ibid.* note 18, p. 931.

<sup>33</sup>. *Ibid.* note 18, p. 934.

<sup>34</sup>. *Ibid.* note 19.

<sup>35</sup>. Chantal Massol, *Une poétique de l'énigme. Le Récit herméneutique balzacien*, Genève, Droz, « Histoire des idées et critique littéraire », 2006.

<sup>36</sup>. Thomas Conrad, « Du cercle fermé au réseau ouvert. Les Treize comme avant-texte de *La Comédie humaine*. », *Genesis*, n° 42, 2016, p. 65-73.

<sup>37</sup>. Honoré de Balzac, *Le Contrat de mariage*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *La Comédie humaine*, vol. III, 1976.

certaines occupent les postes-clés du pouvoir. C'est ici qu'il faut compléter l'observation de Chantal Massol : certes, les Treize ne sont pas parvenus à régénérer la société postrévolutionnaire, mais il semblerait que la société postrévolutionnaire, elle, soit parvenue à régénérer les Treize. On aurait presque l'impression que cette assimilation à la société globale se fait en dépit de l'idéal balzacien, comme si le romancier idéaliste, qui veut une élite surpuissante, de droit naturel et organisée autour d'un centre, entrerait en contradiction avec le romancier observateur, obligé de constater l'inefficacité des centralités, secrètes ou non, dans la société contemporaine.

Par ailleurs, et c'est assez étonnant, ce phénomène ne concerne pas que les sociétés secrètes tacticiennes. De manière plus subtile, il s'empare aussi des sociétés secrètes à fonctionnement stratégique, dont on aurait légitimement pu croire qu'ayant un lieu où se retirer elles disposaient d'une centralité plus solide. En effet, le Cénacle et l'Ordre des Frères de la Consolation s'organisent autour d'un centre (incarné par Daniel d'Arthèz dans le premier cas et par Mme de la Chanterie dans le second) et ces sociétés secrètes qui, *a priori*, représentent mieux que toute autre l'idéal politique de Balzac, puisqu'elles sont les deux seuls exemples de sociétés secrètes vertueuses dans *La Comédie humaine*, n'échappent pas à la règle de l'assimilation.

Ce phénomène est particulièrement bien observable dans *L'Envers de l'histoire contemporaine*. Comme nous l'avons déjà remarqué en introduction, le titre de ce roman annonce l'évocation d'une face occulte de la société dont elle constituerait l'envers. Maintenant que nous connaissons l'idéal balzacien, nous croyons avoir compris que cet envers, représenté par les Frères de la Consolation, est en fait de l'ordre de l'endroit puisqu'il s'oppose en tous points aux valeurs perverses de la société globale. Pourtant, une fois de plus, nous serons trompés dans nos attentes. Premier signe de faiblesse qui dément la toute-puissance des Frères, et partant leur statut d'endroit : ils n'adoptent en aucun cas une attitude offensive. Ils ne cherchent pas à prévenir le mal généré par la société globale : ils se contentent de le réparer. Par ailleurs, leurs actions ne cherchent pas à s'étendre à toute la société. Au contraire, elles sont individualisées et peu nombreuses. Autre signe avant-coureur de l'assimilation, le succès de la dernière affaire à laquelle ils s'attaquent leur échappe en cours de route et passe aux mains d'un individu isolé, complètement étranger à leur cercle fermé. Godefroi, pour parachever son initiation, est envoyé porter secours à un mystérieux M. Bernard qui vit misérablement avec sa fille Vanda, atteinte de la plique polonaise. La mission des Frères de la Consolation est double : ils doivent aider cette famille à retrouver une dignité financière et guérir Vanda. L'aspect financier du problème, c'est eux qui le règlent, mais ils ne doivent le salut de la jeune aristocrate qu'à l'intervention d'un médecin étranger à leur cercle : le docteur Halpersohn. Il est surprenant de voir que Balzac confie le salut de Vanda à un seul homme et non pas à la réunion des forces de plusieurs. C'est un peu comme si cette hétérogénéité du monde que combattent les Frères de la Consolation avait contraint le cercle fermé à s'ouvrir à elle. En allant chercher ce bourgeois parvenu, ni Français, ni même chrétien, il semble que les Frères de la Consolation commencent timidement à élargir leur centre. Est-ce le début de leur dissolution dans l'hétéroclite, la complexité, l'individualisme ou, pour le dire autrement, dans la modernité ? L'étrange dénouement de *L'Envers de l'histoire contemporaine* semble discrètement aller dans ce sens. À la fin du roman, Godefroi découvre que M. Bernard n'est autre que le juge qui avait, sous le premier Empire, prononcé la condamnation à mort d'Henriette, la fille de Mme de la Chanterie. Quand M. Bernard découvre à son tour que sa bienfaitrice n'est autre que la mère d'Henriette, il se précipite à ses pieds pour lui demander pardon. Elle le lui accorde de bonne grâce et le juge s'exclame : « Les anges se vengent ainsi<sup>38</sup>. »

---

<sup>38</sup>. Honoré de Balzac, *L'Envers de l'histoire contemporaine*, [*Madame de la Chanterie*, 1843], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *La Comédie humaine*, vol. VIII, 1978, p. 314.



Il est possible de voir, dans ce pardon magnanimement accordé par l'aristocrate au partisan de Napoléon, l'acceptation, au moins partielle, d'un changement de monde. En effet, si Henriette, cette fervente royaliste, est morte, c'est parce qu'elle a conspiré pour tenter de retenir un monde qui n'existait déjà plus. En pardonnant au juge, ce représentant de la société postrévolutionnaire, Mme de la Chanterie accepte la loi selon laquelle toute chose, tout être qui s'accroche avec rigidité à ce qui n'est plus est destiné à périr à son tour. Et c'est précisément en cela que réside sa « vengeance ». En acceptant de laisser mourir ce qui doit mourir, elle n'est plus vouée à disparaître avec ce qu'elle tentait jusqu'ici de retenir. Ce pardon est pour elle le moyen de continuer à exister, certes différemment, dans la société postrévolutionnaire. Dès lors, elle est en mesure de dispenser partout les valeurs qu'elle thésaurisait jadis, elle en devient le représentant, le messenger, ou, au sens étymologique, « l'ange » ; désormais, elle s'inscrit dans des rapports plus complexes et plus équilibrés avec le monde, guidés tout à la fois par la coopération, la complémentarité, la confrontation et la concurrence, seul moyen de cohabiter harmonieusement avec la modernité.

Les sociétés secrètes, en tant que centralité, étaient donc destinées à périr et, au fond, le Balzac théoricien n'est pas plus dupe que le Balzac romancier : « L'association, nous dit-il, une des plus grandes forces sociales et qui a fait l'Europe du Moyen-Âge, repose sur des sentiments qui, depuis 1792, n'existent plus en France, où l'individu a triomphé de l'État<sup>39</sup>. » C'est aussi la raison pour laquelle la seule société secrète qui, dans *La Comédie humaine*, connaît une glorieuse destinée sans avoir eu à opérer le moindre effort d'assimilation est celle des usuriers. Ces derniers, qui ne sont liés par aucun pacte, ne servent que leur intérêt. Ils n'hésitent pas, au besoin, à se trahir entre eux et se trouvent simultanément du côté de l'immoralité, cet envers des valeurs balzaciennes, et du côté de la loi, cet endroit de la société globale. « Nucingen, nous dit le chef des Dix-mille dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, (...) a été Jacques Collin légalement et dans le monde des écus<sup>40</sup>. » Les usuriers n'ont pas à s'adapter au nouvel ordre social pour survivre. Ils sont l'ordre social, un ordre total pour lequel rien n'est envers ou face cachée :

Mon regard est comme celui de Dieu, nous dit Gobseck dans le roman éponyme, je vois dans les cœurs. Rien ne m'est caché. L'on ne refuse rien à qui lie et délie les cordons du sac. Je suis assez riche pour acheter les consciences de ceux qui font mouvoir les ministres, depuis leurs garçons de bureau jusqu'à leurs maîtresses : n'est-ce pas le Pouvoir ? Je puis avoir les plus belles femmes et leurs plus tendres caresses, n'est-ce pas le Plaisir ? Le Pouvoir et le Plaisir ne résument-ils pas tout votre ordre social<sup>41</sup> ?

Ce lieu où se réunissent les usuriers, le café Thémis, du nom de l'antique déesse de la loi qui connaissait l'avenir et les secrets que Zeus lui-même ignorait, ce lieu qui est à la fois leur lieu et celui de tous, symboliquement situé à la frontière entre ancienne et nouvelle centralité, entre centre lisible et dispersion illisible, entre occulte et apparent, ce lieu, donc, est celui d'un monde nouveau où la société secrète ne se positionne plus comme un envers par rapport à un endroit, ni même comme un endroit par rapport à un envers. Elle n'existe plus en tant que centralité, mais en tant que système.

Les sociétés secrètes fictives de *La Comédie humaine* sont représentées comme les gardiennes impuissantes d'un monde finissant qui doit se réinventer pour survivre. Pour un temps et par contraste, la société secrète constitue soit l'endroit, soit l'envers de ce monde, dont elle soutient de ce fait l'équilibre, selon un ancien schéma de lecture de l'univers social qui oppose l'envers à l'endroit, l'indéchiffrable au déchiffrable, le lisible à l'illisible etc. Mais bientôt, cette centralité construite par le romancier se retrouve comme emportée par l'éclatement du centre de la société globale, à laquelle elle finira par être assimilée et où elle va se disperser, se répandre à mesure qu'elle

---

<sup>39</sup>. *Ibid.*, p. 471.

<sup>40</sup>. *Ibid.* note 18, p. 923.

<sup>41</sup>. Honoré de Balzac, *Gobseck*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *La Comédie humaine*, vol. II, 1976, p. 976.

passé de l'occulte à la pleine lumière, du secret à la révélation, du cercle fermé au réseau ouvert, du groupe à l'individu. Cette réconciliation multiforme va permettre une lecture mieux adaptée au monde moderne ; désormais, la société secrète n'est plus « l'endroit » de l'envers, ni même l'envers de l'endroit. Elle n'a plus besoin d'être lisible selon l'ancienne hiérarchie du monde. À la manière d'un ruban de Möbius, elle affiche à la fois son envers et son endroit, sa contradiction et son double statut dans un rapport inclusif, donnant ainsi à lire, à l'instar de la société postrévolutionnaire décryptée par le romancier, son illisibilité.